

ISABELLE LORTHOLARY

**Des femmes,
de l'autre côté**

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

HEUREUSE OU PRESQUE, Stock, 2007

AUTOBIOGRAPHIE À LA JUELLE, Éditions de l'Iconoclaste, 2009

DES FEMMES, DE L'AUTRE CÔTÉ

ISABELLE LORTHOLARY

DES FEMMES,
DE L'AUTRE CÔTÉ

nouvelles

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

« Et de nouveau je me souvins, en me plongeant dans les journaux et les romans et biographies, que lorsqu'une femme parle aux femmes, il faut qu'elle tienne quelque chose de très désagréable en réserve. Les femmes sont dures envers les femmes. Les femmes n'aiment pas les femmes. Les femmes... Mais n'êtes-vous pas lasses jusqu'à l'écoeurement de ce mot ? Je puis vous garantir que je le suis, moi. »

Virginia WOOLF
Une chambre à soi

Appétissante

Mon voisin est un ogre. Il a l'œil crevé et tue des animaux dans son garage. Sa maison semble abandonnée, les carreaux aux fenêtres sont cassés, il épie derrière. Toutes les nuits son chien hurle à la mort, je me demande s'il s'agit d'un loup qui a faim. Dans le jardin de mon voisin, des ustensiles rouillés et des sacs-poubelle entassés, remplis de ce que j'imagine être des cadavres découpés ou des choses encore vivantes mais mal en point et mauvaises au goût. Partout dans le village on dit de mon voisin qu'il n'a rien pour vivre, pourtant il est gros, comment fait-il pour être gros s'il n'a rien pour vivre et donc rien à manger ? J'ai la réponse : il mange des choses vivantes qu'il tue de ses propres mains.

J'ai toujours eu peur de lui, je ne suis plus en âge de croire aux ogres mais j'évite de traîner longtemps dehors. Lorsque j'étends ma lessive, je m'interdis de regarder par-dessus la haie de l'autre côté, toutefois une envie m'y attire, mélange de peur et d'horreur, tandis que j'accroche une à une les pinces à linge en bois, plantée droite devant mon fil et mes culottes, je sens un courant d'air dans mon dos et des yeux me poussent derrière la tête, nuque et épaules tendues, je

suis persuadée qu'IL nous regarde, moi et mes bras ronds tendus vers le ciel, que quelque chose va arriver. Évidemment la peur l'emporte, je ne tourne pas la tête et rentre bien vite à l'ombre de ma maison, ferme la porte à double tour, saine et sauve quoiqu'un peu déçue. Après tout je crois moi aussi être vivante et appétissante.

Arithmétique

Dans le monde en général, peut-être en va-t-il autrement que dans le mien.

Dans le monde qui est le mien, il y a les enfants d'abord. Puis viennent les femmes, elles s'appellent Élisabeth et Clarisse, Sylvia ou Virginia ou peu importe, mes semblables. Et moi et moi et moi.

Les hommes — les maris — arrivent en troisième position et à égalité avec les mères — nos mères. Est-ce un problème ?

Cette affirmation n'est pas le fruit du hasard, j'y ai longuement réfléchi. Je téléphone six fois par jour à mes amies, seulement une seule à mon mari et à ma mère (la formule est inexacte : six appels quotidiens sont en direction de mes amies, il arrive qu'elles soient occupées ailleurs et ne décrochent pas, je leur laisse un message, ou non. Pour ce qui est de ma mère, je n'ai pas à me poser la question du répondeur, une sonnerie suffit pour qu'elle réponde : « Quoi de neuf aujourd'hui ? » Lorsque je compose le numéro professionnel de mon mari, je tombe sur la secrétaire).

Bien qu'à des horaires différents (heure du déjeuner pour mon mari, fin de journée pour ma mère), les échanges verbaux que j'ai avec le premier (à 13 heures) ressemblent à ceux que j'ai avec la seconde (à 18 heures), mon psy dirait qu'il s'agit d'un motif majeur récurrent — la variation à l'infini du même thème : désir d'être consolée et / ou rassurée et / ou encouragée, avertissements, menaces de sanctions, recommandations. Mais là n'est pas le sujet (quoique).

Avec mes amies, j'ai de vraies conversations. Je leur confie plus de choses intimes et je leur parle plus volontiers qu'à aucun autre être humain (précision 1 : affirmation et décompte valables hors enfants — car peut-on réellement qualifier de conversation le flot de paroles sirupeuses dont j'abreuve mon fils de six mois et ma fille de deux ans ? Précision 2 : quand je dis « je parle plus à mes amies qu'à aucun autre être humain », je ne fais pas tant allusion au contenu de mes conversations avec Élisabeth et Clarisse, Sylvia ou Virginia ou peu importe, et moi et moi et moi, qu'au nombre de mots qui sortent de ma bouche lorsque je m'entretiens avec elles. « J'ai envie de changer de coiffure », sept mots ; « J'ai fait appel à un avocat pour le divorce », dix mots ; « Je veux faire quelque chose de ma vie », huit mots ; « Je soupçonne Jean d'avoir une liaison », sept mots à nouveau. Précision 3 : il n'en fut pas toujours ainsi. Il fut un temps où j'ouvrais tout grand mon cœur à mon mari, c'était à l'heure du dîner, servi sur un plateau. J'exposais ma philosophie personnelle de l'existence avec flamme et mes explications et mes gestes portaient le feu de cette passion, tout comme le plat de petites cailles aux raisins blancs et les bougies

allumées dans les chandeliers. « Tu coupes les cheveux en quatre », tranchait-il. Aujourd'hui je limite mes interventions, « viande ou poisson ? » : trois mots).

J'ai essayé de démêler, de comprendre l'origine, j'en suis arrivée à un début d'explication :

Dans le monde en général, je ne sais pas. Dans le monde qui m'entoure, les hommes — les maris — ne sont pas exactement ceux dont nous avons été le plus amoureuses. Ou peut-être devrais-je dire que nos maris ne sont pas les hommes dont nous avons idéalement rêvé être les épouses, mais que ce sont les seuls — et les premiers — à avoir demandé nos mains, à nous avoir désirées — acceptées ? — pour futures mères de leur future progéniture, nous avons déjà trente ans.

Est-ce un problème ? J'y réfléchis encore.

(Et nos mères dans tout ça, quel rôle ont-elles joué, au préalable ? Mon mal de tête m'empêche de poursuivre la réflexion, et les appels répétés de mes bébés et de toutes ces amies autour de moi, et moi et moi et moi.)

Ce qu'elle pourrait dire d'elle

Enfance

J'ai été élevée dans un grand appartement où les pièces étaient encombrées de meubles et de jupes. Quand mes sœurs et moi nous nous disputions, nous en venions systématiquement aux mains. La bonne déplorait que nos cheveux encombrant tuyaux et sacs aspirateurs, toutefois ses plaintes restaient lettre morte, et nous, orphelines. Je ne suis pas de celles qui se plaignent.

Ma rencontre avec Proust

J'avais seize ans, dans la Pléiade, sur le rouge éponge de l'épaisse serviette de plage d'un club privé de Saint-Tropez. Toutes ces pages écrites dans la solitude d'une chambre aux murs tapissés de liège, tout ce monde en un seul homme, je relevais le nez sur la mer bleue et m'interrogeais. Fallait-il avoir vécu l'épreuve du temps et de l'attente pour savoir la dire ? Ce jour-là je sautai le déjeuner, oubliai les amis et le bruyant repas autour de moi ; et l'amant aux yeux trop verts qui m'avait si tendrement serrée dans ses bras la nuit, il ne me regardait déjà plus et

me laissait l'envie d'en découdre. Je distinguais d'autres horizons.

À moins d'être un génie

J'ai commencé à écrire des poèmes à l'âge de sept ans, sur la difficulté de vivre et de respirer ; et une thèse à vingt-deux, sur l'auteur asthmatique susnommé, faut-il y voir un lien ? La danse classique à douze, le dessin à vingt-cinq et peu de chances que mes professeurs s'en souviennent. Pourtant toute velléité artistique mérite d'être encouragée, même dominicale. L'essence de l'art n'est-elle pas son inutilité et sa vraie beauté, dans la vanité ?

Il y a plusieurs femmes en moi (1)

Certains hommes me jugent grave, d'autres incohérente. Les adjectifs ne manquent pas : mélancolique, suspicieuse, cyclothymique, excessive, sourde et bavarde, mais quelles que soient les conjugaisons, l'addition reste invariable : il y a quelque chose qui ne va pas chez moi. Reste à savoir quoi, conclusion. Selon eux.

Sylvia Plath et moi (1)

Il y eut un dîner chic où je m'ennuyais, chez des amis, on m'avait placée aux côtés d'un garçon censé m'emballer et son profil luisait, sous le halo des bougies, me narguait, un je-ne-sais-quoi trop installé et si sûr de son charme que j'eus envie de le moucher ; et sa joue qui m'attendait, s'offrait à moi, rasée de près. J'ai posé mes couverts et ce fut comme si

j'avais fait cela toute ma vie, à pleines dents, comme si depuis l'enfance j'en avais gardé le goût fade et sucré. Le sang ne gicla pas mais sur mes lèvres, quelques gouttes, et je me sentis forte et folle et un peu Sylvia Plath, j'avais lu et relu son journal et désirais m'en approcher.

Les hommes

Je ne peux pas vivre sans le regard d'un homme sur moi. Mais j'adore aussi les femmes, bien qu'ayant peu de rapports intimes avec elles — après tout, nous sommes sœurs de cœur.

Sylvia Plath et moi (2)

Ce n'est pas pour me trouver des excuses, mais la morsure a fait diversion, de mémoire on n'avait jamais vu cela à S-G-d-P. Je ne suis pas jalouse de la beauté des femmes, mais du talent de quelques-unes, Sylvia, Virginia, Zelda et Jean, entre autres. À défaut d'être elles, je m'essaie à calquer leurs actes, je bois je fume et ne dors pas (mais je vous rassure, je n'ai pas l'intention de poser ma tête de profil dans un four, après avoir donné du lait et des biscuits à mes enfants et calfeutré la porte de leur chambre à coucher — d'ailleurs je n'ai pas d'enfants ; ni de me laisser glisser au fond d'une rivière, les poches de mon imperméable lestées de petits cailloux blancs ; encore moins d'être internée et brûlée vive).

Et je n'écris pas, non.

Ouverture d'esprit

Mes amies sont mariées et mères de famille, moi pas. Elles logent sous des toits avec terrasse et chambres pour bébé mansardées ; m'appellent moins souvent qu'avant et à des horaires limités, j'imagine qu'elles me glissent entre deux activités, une obligation notée sur un Post-it, ne pas oublier. Cela ne me gêne pas, grâce à elles j'ai révisé l'idée que je me faisais de moi-même : si je déteste les enfants et le jardinage, je déteste encore plus les conversations SUR les enfants et SUR le jardinage.

Il y a plusieurs femmes en moi (2)

Quand mes parents sont morts, je n'ai pas pleuré. Je me souviens de la scène : sur la place d'un village de montagne, ma grand-mère maternelle nous prend par la main mes sœurs et moi, nous formons sous les tilleuls une ronde de quatre. « J'ai quelque chose de très triste à vous annoncer, mes chéries. » Ni à la mise en bière ni au cimetière, pas une larme. Dans un coupé rouge, ensemble et sans souffrance l'accident, après un virage. Pas une larme, au fond mes parents avaient tout bonnement fiché le camp définitivement. « Cœur de pierre », a dit de moi l'aïeule. Pourtant devant les dessins animés à la télé, Candy et son petit animal perdu, je jure que je pleurais.

L'élégance du désespoir

J'aime beaucoup cette expression, même si je ne la comprends pas.

Je ne suis pas dupe

Il y a tant de gens qui disent « je ne suis pas dupe » et qui le sont. Ma grand-mère m'a appris qu'on était toujours « la » dupe de quelqu'un, mais ce n'est pas le moment de vous parler de ma grand-mère (quoique n'ayant plus ni mère ni père...) ni de me lancer dans une réflexion sur la subtilité syntaxique introduite par l'article défini dans l'expression « être dupe ». Je ne suis quant à moi dupe de rien.

On écrit toujours avec ce qu'on ne comprend pas

J'aime également beaucoup cette phrase, même si je n'écris pas.

Il y a plusieurs femmes en moi (3)

Comme tout un chacun, j'ai mes névroses. L'hystérie prédomine, assortie d'une petite tendance hyperactive, rien que de très vivant et positif, d'après les spécialistes. Par exemple je vais plus souvent que nécessaire chez le coiffeur, changer de tête me donne l'illusion de changer de vie, à peu de frais. Ce qui vous excuse de ne pas m'avoir reconnue.

En résumé :

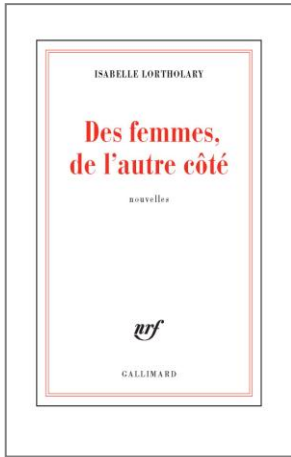
Elle dîne avec un homme avec qui elle a eu des relations étroites au moins une fois au cours d'une nuit, il y a des années. Elle a souffert de la brièveté de leur liaison, il semble l'avoir oubliée. Au dessert, ils en sont encore — et à nouveau — au stade du dialogue courtois, il parle moins qu'il

ne l'écoute et semble intéressé, ou pas. Elle désire faire un portrait à la fois subtil et mystérieux d'elle-même, la difficulté est triple : ne pas verser dans le comique, ne pas mentir excessivement, ne pas se répéter. Il ne se souvient ni de son visage, ni de sa voix, ni de son cul, mais de son histoire ? Malgré toutes ces années, elle garde espoir. (Après le café et l'addition, et avant de monter dans le taxi, elle citera Mauriac en inversant les genres, « Peut-être connaissons-nous mieux qu'aucun autre l'homme qui ne nous a pas aimée ».)

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 21 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 78644.*

ISBN 978-2-07-013325-0 / Imprimé en France.

182140



Des femmes, de l'autre côté Isabelle Lortholary

Cette édition électronique du livre
Des femmes, de l'autre côté d'Isabelle Lortholary
a été réalisée le 02 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133253).

Code Sodis : N48975 - ISBN : 9782072442452.

Numéro d'édition : 182140.